

m'avoir permis, trente ans durant, d'affûter mon esprit au contact de son savoir et de sa pénétration. Ce n'est pas là le premier manuscrit qui ait profité de ses sages conseils ; j'espère que ce ne sera pas le dernier.

W.C.K. Guthrie, professeur de philosophie ancienne à l'université de Cambridge, m'a autorisé à reproduire une longue lettre qu'il m'a adressée sur les relations de la science et de la logique pure dans la Grèce antique.

Pascual Jordan, professeur de physique à l'université de Hambourg, qui a le premier appliqué le principe de complémentarité aux phénomènes étudiés par la psychanalyse, a eu l'amabilité de lire le chapitre xxiv.

Le docteur Dorothy Semenow Garwood, psychanalyste et chimiste, et le docteur Donald C. Garwood, spécialiste de chimie spatiale, ont eu la bonté de lire conjointement les quatre derniers chapitres.

Je suis redevable au professeur William A. Steiger, docteur en médecine, titulaire de la chaire « John A. Kolmer », à la faculté de médecine de Temple University, d'avoir lu l'unique chapitre strictement médical de ce livre et d'avoir permis la publication du matériel correspondant. Je lui suis très reconnaissant, ainsi qu'aux professeurs O. Spurgeon English, Francis H. Hoffman et Albert E. Schefflen, d'avoir fait du privilège d'enseigner à Temple University une occasion d'apprendre.

J'exprime enfin ma reconnaissance à l'École des hautes études des sciences sociales. La chaire qu'elle m'a offerte comble mon vœu le plus ancien et le plus cher. Une chose longtemps désirée déçoit souvent lorsque enfin elle se réalise. Celle-ci est l'exception qui confirme la règle.

Georges Devereux.

Paris, le 3 avril 1966.

L'ARGUMENT

Le point de départ de mon livre est l'une des propositions les plus fondamentales de Freud, modifiée à la lumière de la conception d'Einstein sur la source des données scientifiques. Freud a établi que le transfert est la donnée la plus fondamentale de la psychanalyse, considérée comme méthode d'investigation. A la lumière de l'idée d'Einstein selon laquelle nous ne pouvons observer que les événements « survenus auprès de » l'observateur — que nous ne connaissons que ce qui a lieu auprès de et dans l'appareil d'expérimentation, dont l'élément le plus important est l'observateur — j'ai fait un pas de plus sur la voie tracée par Freud. J'affirme que c'est le contre-transfert, plutôt que le transfert, qui constitue la donnée la plus cruciale de toute science du comportement, parce que l'information fournie par le transfert peut en général être également obtenue par d'autres moyens, tandis que ce n'est pas le cas pour celle que livre le contre-transfert¹. Ce caractère spécifique demeure, bien que transfert et contre-transfert soient des phénomènes liés et également fondamentaux ; mais l'analyse

1. Dans le compte rendu perspicace de mon livre sur la psychothérapie d'un Indien des Plaines (1951a), Caudill (1951) souligne que j'avais décrit, mais non analysé, mes réactions de contre-transfert. Cette omission était délibérée : je n'avais pas encore écrit le texte définitif de ce livre-ci.

du contre-transfert est *scientifiquement* plus productif en données sur la nature humaine.

L'étude scientifique de l'homme

- 1) est entravée par l'angoisse provoquée par le « chevauchement » du sujet d'étude et de l'observateur ;
 - 2) ce chevauchement exige l'analyse du lieu et de la nature de la partition entre les deux ;
 - 3) cette analyse doit compenser la *partialité* de la communication entre le sujet et l'observateur au niveau *conscient* mais
 - 4) ne doit pas céder à la tentation de compenser la *plénitude* de cette communication au niveau *inconscient*,
 - 5) laquelle éveille l'angoisse et donc aussi des réactions de contre-transfert
 - 6) qui déforment la perception et l'interprétation des données et
 - 7) produisent des résistances de contre-transfert, qui prennent l'allure d'une méthodologie, et provoquent de nouvelles déformations *sui generis*.
 - 8) Puisque l'existence de l'observateur, son activité d'observation et ses angoisses (même dans l'auto-observation) produisent des déformations qui sont, non seulement techniquement mais aussi logiquement, impossibles à éliminer,
 - 9) toute méthodologie efficace en science du comportement doit traiter ces perturbations comme étant les données les plus significatives et les plus caractéristiques de la recherche dans cette science.
 - 10) Elle doit exploiter la subjectivité inhérente à toute observation en la considérant comme la voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive.
 - 11) Cette objectivité doit être définie en fonction de ce qui est réellement possible, plutôt qu'en fonction de ce qui « devrait être ».
 - 12) Négligées ou parées de manière défensive par les résistances de contre-transfert, maquillées en méthodologie, ces « perturbations » deviennent la source d'erreurs incontrôlées et incontrôlables, bien que,
 - 13) lorsqu'elles sont considérées comme des données fondamentales et caractéristiques des sciences du comportement, elles soient plus valables et plus capables de produire des prises de conscience (*insights*) que tout autre type de données.
- Bref, les données en sciences du comportement suscitent une

angoisse contre laquelle on se défend par une pseudo-méthodologie inspirée par le contre-transfert ; cette manœuvre est responsable de presque tous les défauts des sciences du comportement.

Voici longtemps déjà que le grand mathématicien Lagrange a déclaré que la Nature ne se souciait absolument pas des difficultés qu'elle posait au savant, dont le devoir est — comme il l'a dit par ailleurs — de rechercher la simplicité, mais aussi de s'en méfier. Cela implique que le meilleur — et peut-être l'unique — moyen d'atteindre une simplicité conforme aux faits est d'attaquer de front les choses les plus compliquées, en usant de l'expédient extrêmement pratique qui consiste à traiter la difficulté en elle-même comme une donnée fondamentale qu'il faut non pas éluder mais exploiter au maximum — non pour l'expliquer elle-même, mais pour y chercher une explication des données *apparemment* plus simples.

Les premiers chapitres de ce livre insistent sur l'angoisse suscitée par les données en sciences du comportement ; ils peuvent créer la fausse impression que l'objectivité est *a priori* impossible dans la recherche en ce domaine et que nous devons, pour réduire les déformations subjectives, interposer entre nous-mêmes et nos sujets des écrans filtrants de plus en plus nombreux — des tests, des techniques d'enquête, des « trucs » et autres artifices heuristiques. On pourrait même croire que le meilleur « observateur » est une machine, et que l'observateur humain doit tendre à une sorte d'invisibilité, qui — si elle était possible — éliminerait l'observateur de la situation d'observation.

Une telle façon de voir néglige implicitement le fait que ces filtres, en « corrigeant » les déformations dues à la subjectivité, produisent des déformations qui leur sont propres — et qui restent d'ordinaire méconnues. Elle feint d'ignorer surtout que, dans une perspective aristotélicienne (*Parva Naturalia*, 455a10 sqq.), l'observateur invisible doit dire en fin de compte : « Et c'est cela que je perçois » — sans se préoccuper de savoir si ce qu'il perçoit est de l'ordre du comportement, ou n'est qu'un électro-encéphalogramme ou un résultat numérique (chap. XXII). En outre, cet observateur doit dire à un moment donné : « Cela veut dire que... » En termes techniques, cela s'appelle une « décision », et c'est un fait fondamental que la « théorie des jeux » ne peut fournir de décisions ; elle peut seulement déterminer les conséquences et évaluer leur proba-

bilité. La décision — qui en science consiste à dire : « Cela veut dire que... » — est en outre prise par le savant en fonction de sa propre subjectivité et en réponse aux angoisses qui l'assaillent lorsqu'il n'emploie aucun filtre. Je ne plaide donc pas en faveur de la suppression des filtres ; j'encourage seulement à combattre l'illusion selon laquelle ces filtres abolissent toute subjectivité et neutralisent complètement l'angoisse. Ils ne font ni l'un ni l'autre ; ils se bornent à *déplacer* légèrement le lieu de partition entre le sujet étudié et l'observateur, et à *différer* le moment exact où intervient l'élément subjectif (la décision). C'est une chose de choisir le lieu de partition et le « moment de vérité » — le moment où un fait est transformé en vérité d'une manière optimale —, c'en est une autre de prétendre que, ce faisant, l'on abolit toute angoisse et toute subjectivité. En outre, même si ce lieu et ce moment sont choisis de manière optimale, il faut encore tenir compte des déformations produites par les filtres, les manipulations et autres moyens qui rendent possible cet arrangement « optimal ».

On n'élabore pas de science sûre en méconnaissant ses données les plus fondamentales et les plus caractéristiques qui en constituent, de façon tout à fait spécifique, les difficultés *distinctives*. Le spécialiste du comportement ne peut méconnaître l'interaction du sujet et de l'observateur, dans l'espoir que s'il feint assez longtemps de croire qu'elle n'existe pas elle finira par disparaître complètement.

Le refus de tirer parti de manière créative de ces difficultés ne peut que mener à recueillir des données de moins en moins pertinentes, de plus en plus segmentaires, marginales, et même insignifiantes, qui n'éclaircissent presque pas, s'agissant de l'organisme, ce qui est vivant, s'agissant de l'homme, ce qui est humain. Le savant doit donc cesser de mettre exclusivement en valeur sa manipulation du sujet, mais doit dans le même temps — et parfois surtout — chercher à se comprendre lui-même en tant qu'observateur. En ce sens, chaque expérience pratiquée sur un rat est aussi une expérience pratiquée sur l'observateur, dont les angoisses et les manœuvres de parade, tout autant que la stratégie de recherche, la perception des données et la décision (interprétation des données) peuvent jeter plus de lumière sur la nature du comportement en général que ne le peut l'observation des rats — ou même d'autres êtres humains.

Cela implique que les difficultés traditionnelles des sciences du comportement ne sont pas dues *seulement* à une détermina-

tion non judicieuse du lieu et de la nature du partage entre les données « réelles » et les produits « fortuits » ou accessoires de la stratégie de recherche. Cela signifie qu'une expérience sur des rats, une enquête ethnographique ou une psychanalyse contribuent davantage à la compréhension du comportement quand elles sont considérées comme une source d'information sur le psychologue expérimental, l'ethnologue ou le psychanalyste que lorsqu'elles sont considérées seulement comme une source d'information sur les rats, les primitifs ou les patients. Dans une science du comportement authentique, les premières données sont fondamentales, les autres sont des épiphénomènes... Elles sont, à strictement parler, des sous-produits qui méritent aussi, naturellement, d'être exploités.

Ce n'est pas l'étude du sujet, mais celle de l'observateur, qui nous donne accès à l'essence de la situation d'observation.

Les données des sciences du comportement sont, ainsi, de trois sortes :

- 1) Le comportement du sujet.
- 2) Les « perturbations » induites par l'existence de l'observateur et par ses activités dans le cadre de l'observation.
- 3) Le comportement de l'observateur : ses angoisses, ses manœuvres de défense, ses stratégies de recherche, ses « décisions » (= attribution d'un sens à ses observations).

Malheureusement, c'est sur le troisième type de comportement que nous avons le moins de renseignements, car nous avons systématiquement refusé d'étudier la réalité en termes d'elle-même. Bien des données que je citerai sont donc le produit de mes efforts pour comprendre mon propre comportement, à la fois d'ethnologue et de psychanalyste clinicien, complétés par toutes les vues que j'ai été capable de tirer d'une lecture attentive de Lévi-Strauss (*Tristes Tropiques*, 1955), de Balandier (*Afrique ambiguë*, 1957) et de Condominas (*L'exotique est quotidien*, 1965), qui sont, à ma connaissance, les seules grandes tentatives pour évaluer quel est, sur le savant, l'impact de ses données et de son activité scientifique. En effet, quelle que soit l'importance de l'œuvre *objective* de Lévi-Strauss, il se peut que celle de *Tristes Tropiques* soit plus grande encore pour l'avenir des sciences du comportement... en partie parce que ce livre nous permet de mieux pénétrer les données objectives et les découvertes de l'auteur.

Puisqu'il eût semblé indélicat d'analyser en profondeur ces trois œuvres autobiographiques, extrêmement franches, j'ai été

obligé de citer la plupart du temps mes propres observations, complétées par plusieurs exemples brefs donnés par d'autres savants, qui n'ont pas cru nécessaire de s'examiner eux-mêmes. Ce n'est pas une perte pour la science, puisque l'analyse d'un grand nombre de faits relativement superficiels — illustrant l'étendue d'un phénomène — livre exactement les mêmes aperçus que l'analyse en profondeur d'un phénomène unique (Devereux, 1955a). L'étendue est la profondeur, ramenée à une position horizontale par une rotation de 90° ; la profondeur est l'étendue, ramenée à une position verticale par une rotation de 90°. L'équivalence des deux s'enracine dans l'hypothèse ergodique². Prise séparément, chacune de mes observations est une anecdote ; prises ensemble, elles sont une analyse de l'étendue — et donc aussi une analyse en profondeur — des réactions du savant à ses données et à sa « pratique scientifique ».

Les derniers chapitres de ce livre montrent la manière d'utiliser comme des ponts précisément les situations, qui sont généralement considérées comme des barrières.

Les sciences du comportement deviendront simples quand elles commenceront à traiter les réactions personnelles du savant à son matériau et à son œuvre comme les données les plus fondamentales de toute science du comportement. Avant d'en arriver là, nous aurons seulement l'illusion de la simplicité.

On juge d'ordinaire que les livres sur les êtres humains sont soit trop sobres soit trop sensibles (*). Le mien n'est ni l'un ni l'autre et les deux à la fois, en ce sens qu'il s'efforce d'être objectif sur cette sensibilité sans laquelle aucune science réaliste du comportement n'est possible.

Tout ouvrage sur l'Homme importe à l'homme d'une manière qui doit être déterminée sans détours. Je crois que l'Homme n'a pas besoin d'être sauvé de lui-même ; il suffit de le laisser être lui-même. Le monde a besoin d'hommes plutôt que d'« humanistes ». La Grèce du v^e siècle était simplement humaine ; elle devint « humaniste » en réaction aux horreurs de la guerre du Péloponnèse. Eschyle, combattant à Marathon et auteur des *Euménides*, n'était pas un humaniste. Socrate, figure de

2. L'hypothèse ergodique postule que l'on peut obtenir les mêmes résultats en jetant en l'air simultanément un nombre infini de pièces de monnaie ou bien en jetant une seule pièce un nombre infini de fois.

* Les expressions anglaises *tough-minded* et *tender-minded* sont à peu près intraduisibles. (Note de l'auteur.)

transition, était encore homme plutôt qu'humaniste. Platon était un humaniste, puisque, au nom de l'humanité, il a essayé de sauver l'humanité d'elle-même. Toute philosophie de l'oppression est enracinée dans celle de Platon (Popper, 1962), dont la philanthropie³ était méprisante puisqu'elle traitait l'homme comme un objet de contemplation et de manipulation. En ce sens, l'analyste du comportement qui se dit « sobre » est un philanthrope méprisant — un simulacre d'« humaniste ». Une science du comportement authentique existera quand ceux qui la pratiquent se rendront compte qu'une science réaliste de l'humanité ne peut être créée que par les hommes qui sont le plus conscients de leur propre humanité, précisément lorsqu'ils la mettent le plus totalement à l'œuvre dans leur travail scientifique.

PREMIÈRE PARTIE

DONNÉES ET ANGOISSE

3. J'utilise « philanthropie » au sens moderne du terme, et non dans celui où l'utilise Aristote dans sa *Poétique* (1452b38).